

MONTAIGNE EN ALLEMAND :
CHRISTOPH BODE
SON GRAND TRADUCTEUR

MONTAIGNE A RENCONTRE deux traducteurs de qualité exceptionnelle : John Florio en Angleterre, Christoph Bode en Allemagne. Le premier a conquis une sorte de célébrité universelle, due surtout à ce qu'il eut la fortune d'initier Shakespeare à Montaigne¹. Le second, peu connu hors d'Allemagne, mérite lui aussi l'hommage de tous les amis de Montaigne. C'est, d'ailleurs, un curieux personnage que Bode, et l'on doit regretter qu'il n'ait pas laissé des Mémoires sur sa vie, écoulee dans les professions les plus diverses et dans presque tous les milieux sociaux. À défaut, nous avons sur lui (en tête du sixième volume de sa traduction des *Essais*) une notice de Carl Böttiger² très développée, mais littéraire beaucoup plus que biographique. Quant aux répertoires de Meusel et de Jördens, ils ne font que résumer Böttiger, sans apport nouveau.

Bode naquit à Brunswick le 16 janvier 1730, de parents tellement pauvres que sa mère, faute de berceau, dut l'emballoter dans une vieille corbeille à linge. Le père était simple soldat, s'employant comme journalier quand le service lui laissait des loisirs; après sa libération, il vécut à Schöppenstädt, près de Brunswick, où il travailla dans une briqueterie. C'est là que son fils apprit à lire et à écrire, à l'école du village. Après quoi l'enfant, trop faible et trop gauche pour les travaux manuels, fut envoyé chez son grand-père, cultivateur, pour y garder les moutons. Il n'était pas considéré comme bon à autre chose, et, dans la famille, on ne l'appelait que le *dumme Christoph*. Toutefois il finit par persuader sa mère qu'il pouvait prétendre à mieux, et, comme il paraissait montrer des dispositions musicales, la bonne femme (qui vécut assez pour voir les succès de son fils) obtint qu'il fût mis en apprentissage chez un *Stadtimusikus* de Brunswick. Là, pendant une demi-douzaine d'années, il s'initia à tous les instruments à vent et à cordes, spécialement au basson et au violon qui demeurèrent ses instruments favoris. Il entre comme hautboïste dans le régiment de Brunswick. Mais les difficultés de sa vie s'accroissent par un mariage précoce avec une jeune fille pauvre, dont il aura trois enfants. En 1750, à l'âge de vingt ans, il quitte le régiment, avec un congé durable, pour aller à Helmstädt (Brunswick) se perfectionner auprès du musicien Stolze, virtuose du basson. Dans cette ville, qui possédait alors une Université, il se lie avec des étudiants et des maîtres qui lui apprennent le français, l'anglais, l'italien et le latin. En même temps il gagne chichement sa vie et celle des siens avec des leçons de musique. En 1753, il s'engage comme hautboïste dans le régiment hanovrien en garnison à Celle. Quoique bien

¹ Cf. M^{me} Longworth-Chambrun, *Giovanni Florio*. Paris, 1921; G. C. Taylor, *Shakspeare's debt to Montaigne*. Cambridge, 1925.

² Böttiger, Carl August (1760-1835), archéologue, directeur du gymnase de Weimar, de 1791 à 1804.

traité sous tous les rapports par son colonel, il prend un congé définitif en 1756. Au cours de ces années, il avait successivement perdu sa femme et ses trois enfants. Il reste encore quelque temps à Celle, y donnant des leçons de musique, et complétant son instruction en français et en anglais. Il publie deux petits recueils musicaux : *Zärtliche und scherzhaft Lieder mit ihren Melodien* (Leipzig, 1754-1757).

Il se transfère à Hambourg en 1757, comptant avec raison y trouver plus de champ pour son activité. Il y débute dans sa carrière de traducteur par le traité moral de Dodsley : *The Economy of human life* (*Die Weisheit an die Menschen*, 1759); ensuite par des adaptations de pièces anglaises, italiennes, françaises (notamment *l'Écossaise*, de Voltaire, et *le Legs*, de Marivaux) pour le théâtre de Hambourg. D'autre part, il s'affilie à la franc-maçonnerie, dans laquelle il jouera un rôle actif et important³. Il fait un brillant mariage avec une de ses élèves de piano, jeune fille aimable, riche, libre de tutelle. Mais il a le malheur de la perdre au bout de quelques mois, par suite d'une chute de cheval. Elle lui laissait toute sa fortune; mais Bode, qui fut toujours un très brave homme, en abandonna la plus grande partie à la famille de la défunte. Avec ce qui lui restait, il se fit, tout ensemble, imprimeur, éditeur, libraire. Il publia pour ses débuts la *Dramaturgie* de Lessing, qu'il eut même pour associé pendant un an, de 1767 à 1768. Mais l'un et l'autre manquaient d'aptitudes commerciales, et l'entreprise fut peu prospère, bien que Bode l'ait continuée plusieurs années encore, sauf à la limiter de plus en plus à l'imprimerie. En 1768, il se marie, pour la troisième fois, avec la fille d'un libraire. Dix ans plus tard il redevient encore veuf, après avoir perdu les quatre enfants issus de cette dernière union.

Alors il quitte Hambourg pour suivre à Weimar, en qualité de gérant d'affaires et de quasi-chevalier d'honneur (*Geschäftsführer und Gesellschafter*), la comtesse de Bernstorff, veuve du ministre danois. C'est à Weimar qu'il passera le reste de sa vie, en relations avec la cour ducale et la société qui gravitait autour d'elle. Sans être un intime de Goethe, dont vingt ans d'âge le séparaient, il eut avec lui de très bons rapports. Ainsi il était, comme lui, une cheville essentielle du théâtre d'amateurs patronné par la duchesse Amélie, auquel il contribua non seulement par des adaptations de pièces anglaises ou françaises, mais parfois aussi comme acteur dans des rôles comiques. Ainsi encore, ils se retrouvaient tous deux à la Loge maçonnique Amélie, dont Bode était un dignitaire. Goethe, dans ses *Tagebücher*, mentionne Bode à plusieurs reprises, toujours avec sympathie, et en lui donnant les épithètes de *lustig*, *ehrlich* (22 août 1779, 17 janvier 1780, etc.).

Un épisode sur lequel on eût désiré avoir plus de renseignements, c'est un voyage de Bode à Paris pendant l'été 1787. Le but, en était d'accompagner un de ses amis (« Herr von der Busch »), et sans doute aussi d'entrer en relations avec la maçonnerie française. D'après une lettre citée par Böttiger, les impressions parisiennes de Bode ne furent pas

³ L'activité maçonnique de Bode ne rentre pas dans notre sujet. Pour ceux qu'elle intéresserait, signalons l'ouvrage considérable de M. Le Forestier sur *Les Illuminés de Bavière* (Dijon, 1914). L'auteur a consulté les papiers de Bode qui se trouvent à Gotha dans les archives de la Loge *Ernst zum Compas*. Ici, notons seulement que les loges auxquelles appartient Bode n'avaient rien de suspect pour les autorités, et qu'elles étaient même patronnées par les princes : ainsi, l'*Almanach für die Brüder Freymäurer* qu'il publia de 1776 à 1779 était dédié au duc Charles de Brunswick.

enthousiastes. Les Parisiens l'agacent avec l'affectation de leurs manières, leurs grimaces, leur gesticulation, leur abus des grands mots : « Ici, tout est sur des échasses. Rien ici n'est bon ou beau, comme le dirait tout bonnement un brave Allemand, mais tout est *merveilleusement beau* (en français dans le texte). » Et, pour se mettre au diapason, il ajoute que les rues sont *merveilleusement puantes*, les mœurs *merveilleusement corrompues*, et que tout ce que l'on boit ou mange chez les traiteurs est *merveilleusement mauvais et cher*. Il est assez satisfait des théâtres : à l'Opéra, bon orchestre, excellent ballet, beaux décors, cortèges bien groupés; mais les chanteurs et les acteurs sont d'affreux braillards (*entseitzliche Schreihalse*).

Au cours de ces années, si remplies d'autre part, Bode avait considérablement accru la liste de ses traductions. Sans en donner une bibliographie complète, mentionnons (outre celles déjà indiquées) :

Sterne, *Yoricks empfindsame Reise*⁴ (1768); *Tristram Shandy* (1774);
 Smollet, *Humphry Klinker* (1772);
 Goldsmith, *Der Dorfprediger von Wakefield* (1776);
 Fielding, *Tom Jones* (1786);
 Noverre, *Lettres sur la danse* (1770);
 Marmontel, *Les Incas* (1783);
Mémoires de Latude (1787).

Lorsque Bode mourut, presque subitement, le 13 décembre 1793, il venait d'achever sa traduction des *Essais*, mais il ne l'avait pas encore livrée à l'impression, circonstance dont il faut tenir compte quand on relève, çà et là, des imperfections dans son œuvre⁵. Il projetait de traduire Rabelais, et s'y préparait par la lecture de Hans Sachs et des *Tischreden* de Luther.

Bode n'était pas le premier qui eût donné une traduction allemande des *Essais*. La priorité appartient à Titius (autrement dit : Tietz, Johann Daniel), *privat-docent* à l'Université de Leipzig, et plus tard professeur à celle de Wittenberg⁶. Le travail de Titius est digne d'estime, surtout si l'on songe que l'auteur n'était âgé que de vingt-quatre à vingt-cinq ans, et qu'il avait pour spécialité les mathématiques et la physique; sa traduction est consciencieuse, exacte en général, et heureuse quelquefois. Son défaut principal, c'est qu'elle est trop souvent lourde, terne, et qu'elle ne donne guère l'idée du style de Montaigne. Mais, en faveur de Titius, notons encore que sa traduction figurait parmi les livres de Nietzsche, qui lui a emprunté (*Nachgelassene Werke*, XIII, § 78) la traduction du passage célèbre : « Les lois de la conscience, que nous disons naître de la nature, naissent de la coutume, etc. »

Bode devait surpasser beaucoup son devancier. Non seulement il possédait plus de culture littéraire et plus d'expérience dans l'art de traduire, mais il était tout particulière-

⁴ Dans son avertissement, Bode dit que c'est Lessing qui lui a suggéré le mot *empfindsam*, non admis encore à l'époque.

⁵ *Michael Montaignes Gedanken und Meinungen über allerley Gegenstände*, 7 vol. in-8°. Berlin, 1793-1799. – Réédition revue par Otto Flake et Wilhelm Weigand, 8 vol. in-8°. Munich, 1908-1911.

⁶ *Michael Herrn von Montagne Versuche*, 3 vol. in-8°. Leipzig, 1753-1754. Le traducteur ne se nomme que dans sa préface au troisième volume.

ment inspiré par Montaigne, dont la pensée et la forme trouvaient chez lui des correspondances marquées. Sur le zèle avec lequel il travaillait, Böttiger nous fournit des renseignements intéressants, et propres à être médités par les traducteurs :

Il commençait par lire un chapitre dans la vieille édition parisienne in-folio (Camusat, 1635), lentement et avec la plus attentive méditation sur les idées de son auteur. Puis, il se promenait, de long en large dans son vaste cabinet, en réfléchissant, cette fois, à l'ensemble du chapitre, de manière à s'en assimiler l'esprit. Après quoi, il prenait la plume, et, avec l'original sous les yeux, il traduisait presque sans s'arrêter, sauf à laisser en blanc sur le papier quelques expressions ou tournures difficiles. C'était son premier jet qui, lors des révisions ultérieures, ne subissait que rarement des modifications essentielles. Il s'occupait ensuite de remplir les lacunes laissées, à quoi il n'épargnait ni sa peine ni son temps. Souvent il passait des heures à rechercher l'expression la mieux adaptée. Frisch⁷ était, en l'affaire, son vieux et fidèle compagnon. Quand le travail était à ce point, il le laissait reposer pendant quelques semaines, pour le soumettre enfin à une nouvelle révision, qui n'était rien moins que superficielle.

Il est regrettable que Bode ait omis toute préface. Dans quelques lignes familières à l'adresse de son éditeur, publiées en tête du sixième volume, il justifie cette lacune, d'une manière plus spirituelle que décisive :

À quoi bon une préface? Les mérites de Montaigne sont bien connus; sa vie, il en raconte tout ce qui peut intéresser le lecteur. Quant à apprécier moi-même mon travail, ce n'est pas dans mes goûts; on est trop exposé à ces deux dangers : l'encens qu'on se brûle à soi-même a mauvaise odeur (*Eigenlob stinkt*), et, « qui se coupe le nez, déshonore son visage ». Lorsqu'un danseur dit que s'il ne danse pas plus légèrement, c'est qu'il a des sabots, le public est en droit de lui crier : Quitte tes sabots et va prendre des chaussons.

Jean-Paul Richter a dit : « Bode, dont les traductions de Sterne et de Montaigne sont des chefs-d'œuvre de reproduction » (*Esthétique*, 1, § 56). Sans examiner ici la question Sterne, faisons remarquer que Jean-Paul devait viser la traduction de *Tristram Shandy* plutôt que celle du *Voyage sentimental* qui passe pour être plus hâtive et même pour avoir été faite en collaboration⁸. En ce qui concerne Montaigne, l'éloge n'est point exagéré,

⁷ Frish, *Nouveau dictionnaire des passagers français-allemands et allemands-français*, 1712. Plusieurs fois réédité jusqu'en 1793. Malgré son titre, c'est un dictionnaire assez érudit, auquel Jacob Grimm a rendu hommage dans la préface de son grand dictionnaire.

⁸ Sur Bode traducteur d'anglais, voir J. Wihan, *J. J. Chr. Bode als Vermittler englischer Geisteswerke*. Prague, 1906. – Hans Krieg, *J. J. Chr. Bode als Übersetzer des Tom Jones*. Thèse, Greifswald, 1909.

malgré les légères déficiences presque inévitables dans une entreprise aussi vaste et ardue. La première qualité de la traduction Bode, c'est la fidélité au texte, avec lequel on peut toujours la confronter de près. Et le texte est, sauf rarissimes exceptions, compris exactement; mérite qui n'est point banal quand il s'agit d'un auteur que les Français, même lettrés, n'entendent pas sans recourir parfois au lexique. Notons qu'à l'époque il n'existait encore que les annotations incomplètes de Coste. Malgré de nombreuses épreuves, portant sur des passages difficiles, il ne nous est pas arrivé de découvrir des contresens ou omissions graves. On éprouve même de la surprise à voir comme Bode a bien compris et rendu une quantité d'expressions archaïques, dialectales, ou personnelles à Montaigne, telles que : *bavasser* (*plaudern*), *pleuvir* (*versprechen*), *connilières* (*Kaninchenlöcher*), *pouillier* (*Taubenhaus*), *gobeau* (*Becher*), *coquiner* (*anbetteln*), *chaponer* (*zum Verschnittenen machen*), *amettes* (*Zwergseelen*), *ces plaisantes liaisons* (*das närrische Nestelknüpfen*), etc. Quant à des incompréhensions, il est beaucoup plus difficile d'en relever, car dans les rares occasions où Bode se trouvait en présence d'un terme indéchiffrable pour lui, il s'est habilement tiré d'affaire en renonçant à traduire mot pour mot, et en se contentant de rendre l'idée avec une approximation satisfaisante. Citons néanmoins quelques-unes de ses erreurs vénielles. Il traduit *garce* par *Buhlerin*, alors que le mot n'avait nullement chez Montaigne un sens péjoratif (« l'autre vêtue en garce », I, 26). Au chapitre I, 42, il paraphrase *bonnetades* en *die glatten Worte der Hofschranzen*, soit qu'il n'ait pas compris le mot, soit, plus vraisemblablement, qu'il n'ait pas trouvé l'équivalent. Au lieu de *brode*, c'est-à-dire *enflé* en dialecte sud-ouest (*language brode, esfoiré*, II, 17), il a voulu lire *brodé* et l'a rendu par *verbrämt*. Il a été dérouté aussi par *esfoiré* (languissant), dont il a fait *gezerrt*.

Outre les écueils philologiques, la fidélité de Bode en avait d'autres à affronter : les mots « sales et déshonnêtes » qui abondent dans certains chapitres. Au XVIII^e siècle on n'était pas plus moral qu'au XVI^e, mais on avait le goût plus délicat. Or, Bode désirait, nous dit Böttiger, qu'une dame n'eût pas à rougir d'avoir la traduction des *Essais* sur la table de son boudoir. Programme qui, à cette époque, n'imposait pas des restrictions bien rigoureuses. Aussi Bode a-t-il généralement rendu sans atténuation les passages érotiques, licencieux. Ne jugeant pas possible d'en faire autant pour les mots grossiers, répugnants, Bode, sans les supprimer, les a transposés en gaudrioles ou en équivoques plus acceptables. Le chapitre *De la force de l'imagination* (I, 19) fournit un des principaux exemples de son procédé. Les termes par trop gaulois dont Montaigne abuse dans sa digression sur l'*ars crepitandi* sont déguisés d'une façon plus décente, quoique très reconnaissable, en *ertönen, Windlaute, Orgelei*, etc.⁹. Bode était si satisfait de ce morceau qu'il le choisit pour une lecture dans la réunion du *Weimarscher gelehrter Verein*, le 23 mars 1791. Goethe était des auditeurs, puisqu'à la même séance il fit une lecture sur Cagliostro¹⁰.

Prenons un autre exemple, qui supporte mieux la citation :

⁹ Il est à remarquer que, malgré sa réputation d'euphuïsme, Florio a traduit ici, et ailleurs, plus crûment que Bode. Le public de la Renaissance anglaise n'était point exigeant en fait de bienséance.

¹⁰ Böttiger, *Literarische Zustände*. Leipzig, 1838.

Je sais cent honnêtes hommes cocus, honnêtement et peu indécentement : un galant homme en est plaint, non pas désestimé... Chacun de vous a fait quel qu'un cocu. (III-5.)

Ich kenne hundert Ehrenmänner, die im grossen Kopfsputz dahergehen, aber in allen Ehren, und mit sehr geringer Unanständigkeit. Ein braver Mann wird deswegen beklagt, aber nicht weniger geachtet.
... Jeder von Euch hat wohl irgend einem das Jagdwappen über die Thür genagelt.

Pour bien traduire, particulièrement quand il s'agit d'un Montaigne, il ne suffit pas de se conformer à la lettre, il faut s'assimiler à l'esprit. Servi par des affinités naturelles, Bode a répondu aussi à cette condition. Dans la mesure où il le pouvait sans faire violence à sa propre langue, il a généralement réussi à reproduire l'allure de l'original : ce style « à sauts et gambades », imagé, familier, piquant, gracieux et dru tour à tour... On n'en finirait pas si l'on voulait analyser toutes ses propriétés. Bornons-nous à un seul exemple, pris sinon au hasard, du moins sans triage méthodique, et choisi surtout à l'égard de Montaigne lui-même, dont il peut être opportun de rappeler ce passage caractéristique – entre tant d'autres analogues, – à une époque où de grands efforts sont faits pour le systématiser, pour lui attribuer des opinions rigides et étroites, et, en fin de compte, pour le revendiquer au profit d'une doctrine, voire d'un parti :

Si je parle diversement de moi, c'est que je me regarde diversement. Toutes les contrariétés s'y trouvent selon quelque tour et en quelque façon. Honteux, insolent; chaste, luxurieux; bavard, taciturne; laborieux, délicat; ingénieux, hébété; chagrin, débonnaire; menteur, véritable; savant, ignorant, et libéral et avare et prodigue... Je n'ai rien à dire de moi, entièrement, simplement et solidement, sans confusion et sans mélange ni en un mot. *Distinguo* est le plus universel membre de ma logique. (II-1)

Spreche ich auf verschiedene Weise von mir, so geschieht es, weil ich mich auf verschiedene Weise betrachte. Es finden sich hierbei alle Widersprüche, je nachdem die Wendung ist, je nachdem die Umstände sind. Schamhaft, grossprahlerisch; enthaltsam, geil; geschwätzig, einsilbig; thätig, weichlich; sinnreich, dumm; närrisch, freundlich; lügenhaft, strengwahr; gelehrt, unwissend, umgänglich und geizig und verschwenderisch... Von mir selbst habe ich nichts Ganzes, nichts Festes, ohne Verwirrung, und ohne Vermischung anzuführen, nichts was ich in ein

Wort fassen könnte. *Distinguo* ist
das all gemeine Glied meiner
Logik.

Concluons que l'Allemagne peut se flatter de posséder, grâce à Bode, une image fidèle des *Essais*. Certes, il ne faut pas rabaisser Florio, qui – en y mettant de sa propre palette – leur a conféré, pour ainsi dire, la nationalité anglaise, mais Bode, en s'assignant un rôle plus modeste, a mieux mérité d'être proposé comme un modèle de traduction.

Source : *Revue canadienne de littérature comparée*, vol. 13, 1933, p. 5-13.